



Yun Sun Limet

Les Candidats



roman

Les Candidats

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



© 2016 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © Johner Images – Crispin, Alexander

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-132-4

Dépôt légal : D/2016/12.583/14

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Yun Sun Limet

Les Candidats

roman

Postface de Véronique Bergen



« Apprendre à marcher sans promesse sur le vide

».

François BON

ANNE SAUVAGE

Ils sont là. Dans leur manteau de laine noire, certainement acheté pour la circonstance. Il faut bien habiller le chagrin, le représenter, et leur grand-père les a voulu ainsi, serrés l'un contre l'autre, noirs, raides. Ils ont chacun jeté une rose blanche. D'abord Jean puis Marie. On leur a dit : maintenant, prenez une rose du panier posé près du trou. Ils ont obéi et ont jeté la fleur. S'en souviendront-ils ? Oui, sans doute, la rose blanche de la chanson. Les autres suivent, prennent une fleur et la jettent dans le vide.

Lorsqu'ils m'ont vue arriver chez eux, avant la levée des corps (*des corps*, oui, cela se dit peu), ils ont souri, se sont rappelé que je suis une amie de leurs parents, des goûters et des pique-niques, comme quand je venais, avant, les voir, voir leurs parents, parler dans la cuisine et leur demander

comment ça va à l'école. Et puis ils se sont refermés. Augustin était resté à la maison. J'avais pensé que je l'excuserais auprès de ses petits copains. Mais je n'ai rien dit et je me suis jointe aux autres, parents et amis, j'ai salué leur grand-père maternel et leur grand-mère paternelle. Je ne voulais pas paraître déplacée, je n'ai pas été très démonstrative. Ils appartiennent à leur famille, leurs oncles et tantes, leurs cousins. Et pourtant, je crevais d'envie de les soulever et de les serrer.

Ils n'ont pas pleuré. Ils ont assisté à tout sans pleurer à aucun moment. Et ils regardent à la dérobée les sanglots de leurs grands-parents. La messe, la sortie des cercueils, l'un à côté de l'autre, ils se tiennent chacun derrière un des cercueils. Marie a un peu vacillé, reprise par sa grand-mère. Ils auront le souvenir de cette foule, le sentiment qu'il s'agissait bien d'une foule qui suivait leurs parents jusqu'au cimetière.

Et chez eux, le silence des pièces, pendant l'inhumation, l'immobilité des objets, leurs collections, les photos où ils sourient encore en silence sur les murs, la maison qui sera vendue sans doute, leurs vêtements dans les placards, ses robes à elle, sa robe de mariée peut-être aussi, pliée soigneusement dans un papier de teinturier,

pendant que la terre tombe, que la foule quitte le cimetière et serre la main de la famille, alignée, comme au peloton d'exécution, la foule embrasse les enfants et, parmi elle, moi aussi, je finis par les embrasser, en pleurant. Comment s'imaginer que cette chose-là arriverait, moi les embrassant, eux, après d'autres membres de leur famille, sur une allée de cimetière, sous une forte lumière qui fait plisser les yeux, seuls au monde.

Augustin a voulu leur faire un dessin. Il a tracé un grand soleil et les a représentés en dessous, le soleil semble les dévorer et le sol rouge qu'il a figuré sous leurs pieds les brûle. Il a commenté sur un ton faussement enjoué : comme ça, ils comprendront que le soleil continue de briller même s'il fait froid. Crois-tu vraiment qu'il faut leur donner ? Non, peut-être pas. Augustin a presque l'âge de Marie.

Nous avons des gelées exceptionnelles pour cette fin d'hiver. Le matin, les champs sont blancs de givre. Et la radio répète inlassablement : températures records, il faut remonter à février 1967 pour trouver de telles mesures. Je ne peux m'empêcher d'avoir cette pensée banale : ce froid, c'est leur saison, on s'en souviendra, il faisait si

froid, nos cœurs sont glacés. Il faudrait que j'appelle Patrick. Mais les décalages horaires ne rendent pas la chose facile. Il rentre après-demain. Je me couche tôt. Augustin est à peine endormi que je pense à aller au lit, moi aussi. Je crois que j'en veux à Patrick d'être absent, de n'avoir pas écourté son séjour pour l'enterrement. Il n'a pas voulu assister à ça en vérité, et je me retrouve toute seule, à dormir pour oublier. Il arrivera en pleine nuit, en taxi depuis la gare, la carcasse de leur voiture ne sera plus là, il sera fatigué par le long voyage. Je ferai semblant de dormir.

Nous n'avons rien dit pendant tout le petit-déjeuner. Patrick a surtout questionné Augustin pour savoir s'il avait été gentil, si cela s'était bien passé à l'école et a répondu à ses questions. Oui, il faisait chaud, non ce n'était pas très drôle, car ce n'est jamais drôle d'être loin des siens et de devoir parler de choses sérieuses avec des gens sérieux, oui, il a vu des dauphins. J'imagine les dauphins qui sautent hors de l'eau dans le sillage du bateau, dans une eau irisée de vert, leurs petits cris lorsqu'ils plongent et le clapotis de l'écume qui se mêlent au bruit du moteur diesel. Puis le

silence est revenu. Chacun se demande qui va être le premier à en parler. C'est Patrick qui rompt le silence. Comment vont-ils ? Ils sont au cimetière, lance Augustin, offusqué qu'on puisse poser une telle question. Non, Jean et Marie, comment vont-ils ? Je ne sais pas. Ils sont chez leur grand-mère. Une de leur tante habite chez la grand-mère avec eux, car elle ne peut s'en occuper seule. Je sais à quoi il pense. À cette chose dérisoire qui traîne sur notre lit, même pas sortie de son sachet en plastique, ces vêtements pour fille imprimés de fleurs et d'animaux de là-bas, que le dessin affuble d'un sourire improbable. Que pourrait-elle faire maintenant d'un tel cadeau ? Tu les as appelés ? Oui, bien sûr, mais je ne les ai pas eus au téléphone. La famille est très présente, elle s'organise au mieux qu'elle peut et j'ai toujours l'impression de les déranger. Je me suis proposée pour les aider. Ils ont juste dit que c'était très gentil mais que cela allait. Leur éternel : ça va aller comme ça. Et que peut-on répondre ? Comment leur dire qu'on a envie de voir les enfants, que cela nous ferait plaisir de les voir, de les sortir ? Ces mots-là sont indécents à peine les a-t-on pensés. On se reproche de ramener tout à soi,

à sa propre tristesse. Patrick quitte brusquement la table.

Ils sont retournés à l'école. En laissant Augustin l'autre matin dans la cour, je les ai vus vers le fond, près de la grille qui sépare la cour des moyens de celle du collège. Il fallait traverser la cour, la foule d'enfants, pour aller leur dire bonjour. Ils ne m'ont pas aperçue. Et l'image d'eux, au cimetière, m'est revenue. Je me suis sauvée. Cette cour à traverser, à courir sous les marronniers, dans les cris et les couleurs, je l'ai eue sous les yeux toute la journée, cette distance qui nous sépare, c'est celle-là. Pendant les leçons, je les ai vus, dans le fond de la cour. Je me fais honte. Je m'injurie tout bas. L'élève a encore oublié le *fa* dièse, toujours au même endroit, j'ai frappé violemment sur le piano et entouré rageusement l'altération à la clé. L'enfant m'a regardée, interdit.

Augustin, as-tu parlé avec eux aujourd'hui ? Vous vous êtes vus à la récréation ? Augustin admire beaucoup Jean. C'est un grand. Mais Jean n'a que faire d'Augustin. Avec Marie, il pourrait s'entendre, mais cela n'a jamais été vraiment le cas. Ils finissent bien par jouer ensemble, mais

parce qu'il le faut, parce que leur papa et leur maman sont amis. Plus petit, il ne prétendait pas lui prêter un seul de ses jouets. Et maintenant ? Les enfants sont étranges. Que se disent-ils ? Augustin fait des mystères. Il se taira. Et je resterai avec mes questions.

Patrick a repris le travail, vaille que vaille. Je lui ai demandé s'il voulait qu'on aille au cimetière, ou s'il voulait y aller seul. Il ne m'a pas répondu. Et puis un soir qu'Augustin était encore au goûter d'anniversaire d'un copain de classe, il a voulu que nous nous y rendions. L'air s'est un peu adouci. Nous y sommes allés à pied, bras dessus bras dessous. En traversant le village, nous n'avons croisé personne. Aux fenêtres, des lampes commençaient à s'allumer, éclairant un mur et son papier peint fleuri, un bout d'armoire. Des femmes s'affairaient devant des évier de cuisine. Le calme et la douceur m'ont surpris. Ou plutôt, je me surprends à être heureuse, je marche au bras de l'homme que j'aime, dans des rues que je ne pourrais sans doute plus quitter. Et pourtant, nous allons vers le cimetière où une tombe a été creusée et puis comblée par de la terre. La dalle n'a pas encore été posée. Le rectangle est couvert de fleurs. Certaines commencent à faner, des

marguerites couleur saumon, des chrysanthèmes jaunes aux formes de poissons des mers du Sud, sans eau, couchés sur le flanc, des roses, beaucoup de roses, et puis des fleurs artificielles aux tissus amollis par l'humidité des petits matins froids. Toutes ces fleurs sont laides. Elle n'aurait pas aimé ces fleurs, elle aussi les aurait trouvées de mauvais goût, et de le penser, l'envie de pleurer me vient. Elle n'aurait pas aimé ces fleurs. Mais qu'est-ce que cela change ? Elle ne les a pas vues, elle ne les verra jamais, cela ne compte pour rien. Patrick ne regarde pas les fleurs. Il porte les yeux au loin, sur le mur du cimetière, sur les derniers toits du village, sur la brume et le soir qui s'annonce, qui est là. Rentrons. C'est lui qui demande de rentrer. Nous dépassons une femme courbée qui tient dans la main des herbes fanées, son gilet de laine mal fermé balance, danse péniblement sur un air qu'elle a peut-être en tête, une rumba qu'elle ne dansera plus. Patrick n'a rien vu de l'enterrement, même cette effusion de couronnes et de bouquets ne lui dit rien, ne lui rappelle rien de ceux que nous venons de perdre. En refermant la grille derrière nous, je crois l'entendre murmurer où sont-ils ? Mais peut-être

était-ce juste un soupir. Il faut aller chercher Augustin.

Depuis le matin où l'on m'a annoncé leur mort, quelques jours seulement se sont écoulés. Patrick m'interroge beaucoup. Il veut comprendre l'accident. Comment cela s'est passé ? Je sais qu'il y a eu un article dans le journal local, mais je n'ai pas voulu l'acheter. Et il me demande pourquoi, s'en irrite, il aurait aimé, lui, lire l'article, essayer de comprendre un peu. Je lui réponds qu'une collision pareille, personne n'en réchappe. Ils roulaient vite. Tout le monde le sait. Tu le savais aussi qu'il aimait la vitesse. Il n'y a rien à en tirer de cet accident. C'était bien lui qui conduisait ? Oui, c'était lui. Ils avaient bien leur ceinture de sécurité ? Oui. Mais ils ont été quand même projetés dans le pare-brise et la portière avant du côté passager a été complètement emboutie. Que veux-tu que je te dise ? Oui, elle a eu les jambes sectionnées. Voilà, c'est cela que tu veux entendre ? L'horreur de la chose ? La voiture pliée et carbonisée ? Le moteur a pris feu. Ils ont fait un tonneau. Je ne veux pas en parler. Non, je ne veux plus en parler. Point.

Pourquoi te fâches-tu ? Parce que je n'aime pas tes questions.

Nous avons invité Jean et Marie à venir passer une journée avec nous. J'ai vu leur grand-mère à la sortie de l'école et lui ai fait la proposition. Elle a hésité un court instant et puis a demandé si cela ne nous dérangeait pas qu'elle les accompagne. Non, bien sûr... Je me suis immédiatement excusée, gênée. Cela va de soi. Cette invitation vous concerne aussi, naturellement. Mais dans le fond, je n'ai pas très envie qu'elle vienne. Et je m'en veux de penser une telle chose. Venez vers onze heures, on prendra d'abord un petit apéritif. C'est d'accord.

Et ce samedi matin-là, nous étions tous les trois très contents. Nous nous réjouissions vraiment de les accueillir. Nous avons fait les courses la veille au soir, il n'y avait plus qu'à ranger un peu le salon et à préparer les chips, les jus de fruit. J'avais pourtant l'estomac noué. Un haut-le-cœur m'a prise en découpant le poulet. La viande qui revient dans le fond de la casserole proteste bruyamment, les tomates découpées en quartiers sur la planche en bois sont comme des cœurs fendus. Nous nous sommes regardés,

Patrick et moi, et nous avons les larmes aux yeux. J'ai beaucoup pleuré le jour de l'enterrement. Depuis, presque plus. Patrick, lui, pleure parfois encore la nuit, très doucement, en se cachant le visage dans l'aplat de ses paumes, sans bouger. Dans la cuisine, ce matin-là, c'est comme s'ils allaient arriver, tous les quatre, comme s'ils allaient sonner et qu'ils allaient être là, debout, sur le seuil, souriants. On voudrait et on sait bien que non, que cela ne sera plus jamais, eux quatre sur le seuil de la maison.

J'ai ouvert. Elle les tient chacun par la main. Elle n'est pas à l'aise. J'embrasse les enfants, je les fais entrer et Patrick s'approche avec des mots de bienvenue, on se débarrasse, on dépose des sacs et elle, Irma, me tend une boîte de chocolats au ruban bleu ciel. Elle s'assoit, s'excuse de ce que son dos la fait souffrir et qu'elle ne peut pas rester longtemps debout. Augustin est près de Jean et Marie, ils ne se disent rien mais sont proches, s'effleurent comme le feraient de jeunes animaux.

La conversation a du mal à s'installer. On demande comment ça va. On échange des banalités. Et puis, en présence des enfants, on ne peut pas dire certaines choses, qui les concernent trop directement. Alors on esquivé. Irma a fait un

gros effort pour venir, cela se sent. Nous nous connaissons de vue seulement, comme se connaissent les personnes qui habitent un même village, fréquentent les mêmes commerces, au hasard d'un trottoir, on a bien dû la saluer, de temps à autre, faire saluer Augustin en lui disant que c'est la grand-mère de Jean et Marie. Mais elle sait aussi que nous sommes au courant des heurts qui ont secoué la famille, les disputes entre elle et sa belle-fille. Au début de leur mariage, sa belle-fille avait beaucoup souffert de la proximité d'une belle-mère qui s'occupait de tout. Il avait fallu expliquer, faire comprendre, d'accord pour les réflexions sur les rideaux, d'accord pour le goûter du dimanche, mais pas tous les dimanches, pas forcément tous les dimanches, et si les enfants ne veulent pas faire de piano, on ne va pas en faire un drame, ce n'est pas obligatoire, le piano, si, peut-être dans les éducations bourgeoises comme vous les aimez, et puis cela ne vous a pas aidée que votre fils reste ici, oh, mais attention, de quoi vous vivriez s'il n'avait pas repris la clientèle de son père ?, en ville, il serait un petit généraliste famélique à courir après le patient, et vous, vous seriez obligée de travailler, mais vous vous figurez que de prendre les rendez-vous du

docteur, ça m'amuse tous les jours ? Elle m'a raconté tout cela de long en large. Ils ne se sont plus vus pendant un an. Difficile lorsqu'on vit à la campagne. Il faut vraiment s'éviter. Et puis, ça jase. Irma en était malade. C'est elle qui a demandé la fin des hostilités. Les enfants lui manquaient.

Maintenant, est-ce que tout cela avait un sens ? Après le repas, les enfants sont partis jouer dans la chambre d'Augustin. Elle était en veine de confidences. Elle s'en voulait. De quoi au juste, elle ne pouvait le dire, mais elle s'en voulait. On ne choisit pas grand-chose dans la vie, si j'avais su, est-ce que je me serais disputée avec eux ? Mais on ne peut pas savoir. Il faut avoir mon âge pour se dire qu'on a encore tout à apprendre. Une mère ne peut jamais s'imaginer qu'elle enterrera un jour son fils. Vous savez, Patrick, je me souviens encore de vous et lui, au lycée. Lui, il venait de son petit patelin, et il nous a dit dès les premières semaines qu'heureusement il s'était fait un ami.

J'ai senti le malaise de Patrick. Irma lui disait qu'il était son meilleur ami. Il n'était pas revenu. Il s'en voudrait sûrement toute sa vie. Je n'ai pas osé depuis son retour lui poser la

question. Elle a osé. Pardon d'être un peu brutale, mais pourquoi n'êtes-vous pas revenu pour leur enterrement ?

Il l'a regardée dans les yeux, longuement. Je ne sais si son regard était dur ou vide. Il a avoué. À des milliers de kilomètres, loin de tout, j'ai reçu un coup de téléphone d'Anne qui m'apprenait l'accident. Je n'ai sans doute pas voulu comprendre. C'était trop difficile. Autour de moi, des hommes en mission, en représentation, qui ne parlent pas votre langue, une chambre impersonnelle, on est seul. Mais je sais. Que puis-je vous dire ? Je n'étais pas là. Je vous en demande pardon. Oui, c'était mon meilleur ami. Mais je n'ai pas encore compris qu'il ne sera plus jamais là. Cela viendra, sûrement.

Irma a écouté, sans aucune compassion. Je crois qu'elle ne comprend pas. Elle doit se dire que ce ne sont que des phrases, des prétextes d'intellectuel. J'entends des rires qui viennent de la chambre d'Augustin. Il a mis de la musique. Je regarde ma montre et lance que c'est l'heure du goûter déjà. Je monte pour les faire venir. Je n'entre pas tout de suite dans la chambre. De l'autre côté de la porte, je perçois des bribes de conversation. Mais non, les baleines, c'est pas des

poissons. C'est des mammifères. Augustin hurle de rire. Des mamy-fères. Parce que c'est gros comme les mamys. Toi, tu dis toujours des conneries. Jean, on ne dit pas « conneries ». Eh, tu viens de le dire... J'entre. Ils font comme si je n'étais pas là. Vous venez pour le goûter ? Pas de réponse. Ça va, vous vous amusez bien ? Oui, oui. Je sors en laissant la porte ouverte. Ils mettront dix minutes pour se décider à descendre. On ne saura rien de ce qu'ils se sont dit, de ce qui les lie. Leur enfance est pour moi un mystère, une sorte de monde englouti, dont on aperçoit de temps à autre des parties émergées. Parlent-ils de leur malheur ? Augustin a-t-il des mots pour les consoler ? J'aurais voulu leur parler un peu librement. Mais même pendant le goûter, cela a été impossible. Leur grand-mère veillait sur eux et devançait les questions. Ils sont très courageux. Leur courage m'impressionne. Et puis, on s'est organisés. Heureusement que ma fille est venue, elle nous aide bien, car l'état de mon dos ne s'améliore pas. Évidemment, cela ne pourra fonctionner ainsi éternellement, mais de cette manière, ils ne sont pas trop déstabilisés, ils peuvent rester dans leur environnement au moins jusqu'à la fin de l'année scolaire. Après, on

trouvera certainement la solution qui sera la meilleure pour eux.

Il a plu toute l'après-midi et nous n'avons pas pu faire la promenade prévue. Nous les avons laissés partir sous une petite averse en leur promettant de se revoir très bientôt. Et de les regarder avancer, luttant contre le mauvais temps, cela nous a étreints.

Leur grand-père nous a appelés un soir. Augustin s'apprêtait à se coucher, je lui lisais son histoire. Le téléphone a sonné. C'est Patrick qui a répondu. Lorsque je suis redescendue, il avait déjà raccroché. À son air grave, je me suis affolée. Qu'est-ce que c'est ? Leur grand-père. Il y a une réunion prévue chez le notaire. Une partie de leur testament nous concerne. Il n'a pas voulu préciser au téléphone.

Nous avons tout de suite pensé qu'ils avaient voulu nous laisser l'un ou l'autre objet qui avait un sens pour nous tous, des photos peut-être, des lettres, des vêtements... Pourtant, cela ne leur ressemble guère. Lorsqu'on meurt ainsi, brutalement, dans la fleur de l'âge, pense-t-on à noter des legs de ce genre, bons pour des vieillards qui ressassent et finissent par ressasser

par écrit chez leur notaire ? Les photos de la tante Jeanne pour Christine, parce que c'était sa préférée, le service en verre de Venise pour Charles, parce que c'est lui qui nous l'avait offert pour les noces d'or, la vieille besace pour Georges, s'il est encore en vie, en souvenir de nos belles parties de chasse... C'était forcément autre chose. Nous avons essayé de ne pas y penser jusqu'au jour du rendez-vous.

Le gravillon gris, encore mouillé par la dernière averse, nous annonce, d'un bruit de crécelle. Le clerc ouvre la porte de l'étude qui se trouve à l'arrière de la maison, cachée par la rotonde dont les fenêtres exhibent un imposant vase chinois, et ce vase chinois, tous les clients l'ont vu et revu, en passant, la queue bleue du dragon, la gueule ouvragée et ouverte sur un ciel de porcelaine. La modeste porte de bois blanche qui donne dans le bureau du notaire rassure. L'étude a été aménagée dans ce qui devait être anciennement des pièces de service. Le plafond est bas, le sol carrelé de tomettes, le tout est meublé sombre et a l'ambiance obscure d'une crypte. Nous ne savons rien de ce qui nous attend. Salutations d'usage avec le notaire et son

clerc qui nous apprend que nous sommes les premiers. Doivent être présents les légataires, leurs tuteurs légaux et les autres désignés pour la lecture. Les mots sont sibyllins et nous ne demandons rien. Irma se présente avec Jean et Marie. Leur grand-père vient ensuite. Chaque fois, le clerc dispose des chaises devant la grande table qui sert de bureau au notaire. Et puis, soudain, Laure et Philippe font leur entrée. Ils sont aussi surpris que nous. Mais dans ce lieu, nous restons sur la réserve. Je m'aventure à demander qui doit encore venir. Le clerc prend un papier d'un dossier et lit : M. et Mme Faye ainsi que M. et Mme Humbert. Nous sommes interloqués. Les amis. Ce sont tous les amis proches qui sont convoqués. Et quand tout le monde sera là, chacun étonné de sa présence, le notaire s'éclaircira la voix, fera une sorte de bref sermon. Si nous sommes réunis ici aujourd'hui, c'est à la demande de vos parents, de vos amis. Avaient-ils eu le pressentiment de la tragédie qui allait s'abattre sur eux et sur leurs proches ? Ils avaient pris en tout cas des dispositions. Je dois donc vous faire lecture d'un testament holographe qu'ils ont déposé ici en mon étude il y a quelque temps et dont j'ai pris connaissance

en présence des légataires lors de l'ouverture de leur dossier testamentaire.

Si vous lisez ces lignes, c'est qu'un événement improbable, impensable aura eu lieu : notre mort accidentelle à tous les deux, simultanée ou à peu de temps d'intervalle. C'est pourtant une crainte qui nous hante. Et si un tel malheur devait se produire, c'est à Jean et Marie que nous pensons d'abord. C'est pour eux que nous écrivons cette lettre, afin qu'ils soient confiés à une famille amie qui les élève comme ses propres enfants. Conscients de la charge et de la responsabilité qu'appelle notre dernière volonté, nous donnons une liste d'amis, qui, nous osons le croire, sont susceptibles d'accepter notre demande, dans l'ordre suivant :

Anne et Patrick Sauvage

Valérie et Alain Faye

Laure et Philippe Damiani

Gisèle et Frédéric Humbert

Notre tristesse est infinie à l'idée que cette lettre puisse un jour être lue. Nous croyons que Jean et Marie ont été heureux avec nous et espérons qu'ils continuent de l'être malgré notre absence.

Et c'est comme si le temps s'était fendu en deux. C'était eux qui parlaient, qui nous parlaient, depuis le passé, de ce qui avait eu lieu, alors que cela n'avait pas encore eu lieu, que tout était encore possible, le bonheur, l'avenir, alors que le malheur n'existait pas encore, puisqu'ils étaient là, vivants. La lecture faisait apparaître cette réalité étrange, ce temps improbable, impossible, cet entre-deux, cet abyme. J'étais hébétée, prise de vertige.

On parlait de nous. D'une famille, des enfants. La lettre était très brève, presque sèche. Et tout était contenu dans ces quelques mots. Nos destinées inattendues. Nos noms, simplement cités, et tout était dit. Le notaire, après lecture, a eu un moment de silence, puis a fait quelques remarques, sorte de commentaire de texte qui nous était destiné. Ce genre de lettre n'est jamais facile à faire appliquer pour un notaire car bien sûr les testateurs ne pensent pas aux mesures légales et pratiques. Pour rendre le testament applicable, nous avons donc décidé que chacun des couples désignés, et dans l'ordre stipulé par les défunts, aura un mois de réflexion pour donner son accord ou faire part de son refus de devenir les tuteurs légaux de Jean et Marie. Au

terme du premier mois qui court dès ce jour, dans le cas où M. et Mme Sauvage refuseraient, M. et Mme Faye auraient un autre mois de réflexion, et ainsi de suite.

Nous sommes allés au café *L'Univers*. Les enfants et leurs grands-parents sont repartis avec un cousin venu les chercher. La voiture s'éloigne sur la nationale, nous quitte sans le moindre signe. Elle abrite pourtant ceux qui vont peut-être devenir nos autres enfants. Les grands-parents n'ont pas voulu rester. Ils ne savaient comment se comporter à notre égard. Quelle étrange réunion. Qui aurait voulu discuter de ce qui nous arrivait, comme on parle d'un événement comme un autre, un déménagement, un nouveau travail, des soucis domestiques ? Alors on se tait. Il suffit d'être là, dans ce café, abrités par un alignement de plantes vertes devant la grande baie où sont peintes, en arrondi, les lettres « univers ». Je sens le soleil qui frappe sur ma nuque. On a surtout parlé des grands-parents, de leur silence. Sans doute nous en voulaient-ils d'avoir été ainsi désignés, préférés à eux et à la famille en général. S'ils reconnaîtraient volontiers qu'ils ne peuvent assurer une telle responsabilité, des amis restent

des « étrangers », les liens ne sont pas comparables. On se souvient qu'elle ne s'entendait qu'à moitié avec sa belle-sœur. Pas le même genre de milieu, comme on dit. Et puis, elle, fille unique. Cela limite les possibilités pour placer les enfants. On a ainsi égrené tout ce qui entourait l'événement, les raisons, les causes, les circonstances. Personne, jamais, n'a évoqué cela : nous étions les premiers sur la liste, allions-nous accepter ? Sinon, qui allait dire oui ? Sont revenus aussi quelques souvenirs, de réunions comme celle-ci, où ils étaient là. Il aimait les jeux de mots. Il en cherchait toujours un, au détour d'une conversation, il s'abstrayait quelques instants, puis le sortait, riait d'avance, se marrait parce qu'il le savait mauvais, et que ce n'était drôle que pour cela, parce que le jeu de mots était nul. Le virtuose du M. et Mme Machin ont un fils.

Les bières descendaient mal, on comblait les vides comme on pouvait et puis, finalement, on s'est levés, en nous disant au revoir de loin, distraits par le moment, par cette fin d'après-midi d'hiver lumineuse où l'on sent que la belle saison n'est plus très loin, qu'on attend vaguement quelque chose. Un cri a retenti dehors. Nous

nous sommes penchés pour regarder. Impossible de savoir d'où il pouvait venir. Un cri comme il en arrive de temps en temps, sorti de nulle part, auquel on ne prête guère attention sitôt qu'on ne peut en désigner l'origine, pas d'accident, pas de malaise visible, nulle part, alors on l'oublie, pourtant, il a bien été poussé, ce cri, mais on continue comme si de rien n'était. Nous nous sommes quittés tout en nous promettant de nous appeler. Mais nous savions bien que nous n'en aurions pas le courage, car s'appeler, c'était revenir là-dessus, et on attendrait les trente et un jours de réflexion, sans rien se dire.

Dans la voiture, j'ai demandé à Patrick d'aller jusqu'au bois des Novières. Je voulais marcher un peu, faire craquer le tapis de feuilles tombées, brun comme une étendue de tabac séché, humer l'air froid. Les pas dans la forêt. Les questions sans réponse. On pourrait dire oui, sans réfléchir. On voudrait que ce soit simple. Il faut d'abord en parler à Augustin, m'a dit Patrick. Pourquoi ? Comment, pourquoi ? Il est autant concerné que nous. Mais ce n'est qu'un enfant. Et alors ? Alors, rien. Nous regagnons la voiture à la hâte car une pluie inattendue s'annonce. Une fois la portière claquée, je ne sais pas pourquoi, à

cet instant-là, je pousse un grand cri. Patrick m'observe, sidéré. Et il a fait remarquer cette chose à laquelle je n'avais pas songé. Depuis qu'ils sont morts, tu n'as pas chanté une seule fois.

Avons-nous pensé avoir un deuxième enfant après Augustin ? Pas vraiment, les rouages de notre vie à trois, bien huilés, sans accrocs, nous ont toujours convenu. Et ce n'est pas faute d'avoir aimé les mois d'attente, le bien-être du corps et de sa rondeur, la plénitude lorsque l'autre arrive, de l'intérieur, pousse du pied, se retourne et bâille en laissant monter à la surface de la peau des petites bulles. Et la suite aussi. Le velouté des bourrelets dans la pliure des bras, sur le ventre, la chair dodue des épaules, cette odeur de lait tiède qui s'insinue dans tous les replis, la démarche mal assurée des premiers pas, jambes arquées et dos cambré, profil de petit chimpanzé lorsqu'il tape des mains en riant, puis se laisse rouler sur le tapis, et on le reprend en le levant bien haut, dans les cris de joie qu'il pousse d'être en l'air et de nous voir ainsi les yeux levés sur lui et le ciel, même les nuits passées à bercer les pleurs, moins forts à mesure que le temps passe, le souffle régulier du sommeil revenu, les lèvres